

## La tentation du pouvoir économique et politique

P. Pierre Coulange

On ne saurait trop souligner l'actualité de ces questions de la finance et du pouvoir et des tentations qu'elles représentent aujourd'hui. Dès qu'on a de l'argent, dès qu'on a une autorité, on a un pouvoir.

L'argent semble même prendre la place des débats de fond lorsque dans la campagne électorale actuelle, les questions pécuniaires prennent le pas sur celles du programme politique. Ce soir je voudrais prendre un peu de hauteur et considérer la question du pouvoir comme une tentation pour chacun de nous : tous nous sommes détenteur de quelque pouvoir de quelque budget, et nous pouvons être aveuglés par celui-ci.

Le monde qui nous entoure est certainement un objet de tentation de tentations parfois redoutables. Mais c'est aussi le lieu où nous deviendrons saints. Il n'y a pas lieu de diaboliser le monde mais de vivre en enfants de lumière : quand Jésus prie son Père pour ses disciples il dit : « Je ne te prie pas de les enlever du monde, mais de les garder du mauvais. » En cette année 2017, quelques mois après la béatification du Père Marie-Eugène, il paraît intéressant de se mettre à son école pour apprendre comment gérer le pouvoir que nous avons. Il engage chacun à avancer à prendre des risques à œuvrer chacun dans son milieu pour la construction du Royaume, chacun selon ses responsabilités et ses compétences.

Le pouvoir n'est pas mauvais en soi ; dans l'Évangile, Jésus donne pouvoir à ses disciples. Mais il peut devenir une tentation ; qu'est-ce qu'une tentation ? Une fixation exclusive sur la matérialité de la charge qui dilate l'ego et fait perdre de vue le bien de l'autre. Le pouvoir peut être assumé comme un service ; il peut aussi être confisqué et employé pour un bien particulier : qu'il s'agisse de pouvoir économique ou politique.

Le pouvoir économique est lié au gain : on peut être grisé par la capacité de faire des affaires juteuses. La politique représente un enjeu par rapport à l'autorité et au pouvoir : pouvoir de décision et de contrainte publique ; c'est normalement le lieu du service public, de l'ordre et de la paix civile.

L'école de l'Évangile est une école de bon jugement et de droiture. Dans les Évangiles on voit que les disciples aussi sont tentés et tombent parfois : leur volonté de puissance se manifeste souvent. L'Évangile de Marc apporte la preuve qu'au contact avec Jésus une certaine évolution se réalise.

Plusieurs questions émergent et sont liées : la légitimité du succès. Peut-on réussir dans la vie ?

Les préceptes de la morale chrétienne semblent parfois si paradoxaux par rapport au monde des affaires que certains sont persuadés que les mettre en pratique c'est courir à l'échec. La Doctrine sociale de l'Église prétend montrer l'inverse.

### 1. Peut-on gagner sa vie sans tomber dans la tentation ?

La question paraît pertinente, car l'Évangile suggère que « celui qui veut sauver sa vie la perd, tandis que celui qui perd sa vie à cause de Jésus la gagne » (Mc 8,35). En même temps, n'est-il pas légitime d'avoir un métier et de partager la vie de nos semblables ?

Le dilemme qui ressort de l'Évangile - sauver sa vie en perdant son âme ou perdre sa vie pour la gagner - laisse entendre qu'il n'est pas légitime de « gagner » sa vie. Mais pourquoi donc le Christ affirme-t-il par ailleurs que « l'ouvrier mérite son salaire ? » (Lc 10,7). C'est pourtant bien la

consigne que Jésus donne à ses disciples lorsqu'il les envoie en mission. En conséquence, il légitime le fait que les disciples puissent recueillir quelques ressources lors de leurs déplacements ; c'est d'ailleurs une consigne réaliste et une condition *sine qua non* de la mission.

L'Évangile doit cependant être lu dans sa radicalité, et il convient de ne pas éluder le problème ; il paraît aujourd'hui spécialement brûlant. Nous allons voir que l'Évangile n'invite pas à l'inaction mais au discernement des vraies richesses. Il faut valoriser les talents reçus mais sans perdre la perspective du Royaume et de la sainteté.

## 2. Une problématique difficile

L'argent représente un risque de perte lorsqu'il obsède les esprits ou est érigé en idole. La Bible dénonce les méfaits liés au poids de l'ombre.

C'est surtout dans l'Évangile selon saint Luc que l'on trouve les mises en garde les plus sévères. Comme nous l'avons signalé plus haut, c'est la dialectique du « gagner – perdre » qui est spécialement mise en avant par le troisième évangéliste : « À quoi servirait-il à un homme de gagner le monde s'il perdait son âme ? » (Lc 9,25) ; « Vous ne pouvez servir Dieu et l'argent ... » ou « La racine de tous les maux c'est l'amour de l'argent » (Lc 16,13).

La parabole du riche insensé (Lc 12,16-21), telle qu'elle est racontée par Jésus, est édifiante : « Les terres d'un homme riche avaient beaucoup rapporté. Et il raisonnait en lui-même, disant : Que ferai-je ? car je n'ai pas de place pour serrer ma récolte. Voici, dit-il, ce que je ferai : j'abattrai mes greniers, j'en bâtirai de plus grands, j'y amasserai toute ma récolte et tous mes biens, et je dirai à mon âme : Mon âme, tu as beaucoup de biens en réserve pour plusieurs années ; repose-toi, mange, bois, et réjouis-toi. Mais Dieu lui dit : Insensé ! cette nuit même ton âme te sera redemandée ; et ce que tu as préparé, pour qui cela sera-t-il ? Il en est ainsi de celui qui amasse des trésors pour lui-même, et qui n'est pas riche pour Dieu. »

Cette parabole rappelle brutalement l'échéance de la mort et donc la question de l'au-delà. C'est justement la question que notre personnage riche avait éludée. Il s'est concentré sur la vie présente et sur ses richesses. On notera comment le texte souligne habilement l'enfermement du personnage : il ne dialogue avec personne d'autre que lui-même, ni avec Dieu ni avec ses proches ou ses relations : il résonne en lui-même. Il est insensé dans le sens qu'il a une vision étriquée de l'existence, centrée sur son confort. Grâce à ses biens il estime avoir réussi et ne plus devoir faire d'efforts ; il pense être à l'abri. Il ne lui reste plus qu'à jouir des plaisirs de ce monde. C'est le triomphe de l'ego. La perspective de l'au-delà semble bien lointaine pour lui.

La venue soudaine de la mort renverse complètement ses illusions et ses plans. Il a travaillé en vain ; il ne pourra pas profiter de ce qu'il a entassé. Il est tombé dans le piège. Soudain, s'effondre la perspective qu'il avait envisagée, celle de jouir égoïstement de sa fortune. Sa vision égocentrée et matérialiste de l'existence est démentie par les événements. Il a oublié une dimension de l'existence : celle de devenir riche en vue de Dieu.

Quant à nous, nous avons à trouver le juste équilibre entre notre dimension matérielle et notre être spirituel. Ceci est résumé dans le livre des Proverbes où le priant demande à Dieu : « Ne me donne ni pauvreté, ni richesse, ... de peur que, dans l'abondance, je ne te renie et ne dise : Qui est Dieu ? Ou que, dans la pauvreté, je ne dérobie, Et ne m'attaque au nom de mon Dieu ».

« Éloigne de moi fausseté et paroles mensongères, ne me donne ni pauvreté ni richesse, laisse-moi goûter ma part de pain, de crainte que, comblé, je ne me détourne et ne dise : Qui est le Seigneur ? Ou encore, qu'indigent, je ne vole et ne profane le nom de mon Dieu. » (Pr 30,8-9). »

C'est la peur de manquer qui rend parfois injuste et qui aveugle le regard. Au contraire, la prise de hauteur, la distance, la prière, peuvent être des chemins de croissance et de grâce.

Instrument ou piège ?

Ce qui importe, c'est que l'argent soit mis à sa juste place. L'activité économique comporte une dimension hautement positive : elle consiste à mobiliser ses ressources intérieures, elle conduit à s'ouvrir à l'autre, à servir, à donner par son métier plus de sens à sa vie. Le danger, c'est de devenir esclave d'un processus qui n'est que transitif et ne doit pas être confondu avec la finalité : c'est la fameuse distinction, chère à l'enseignement social chrétien, entre l'avoir et l'être.

La relation à l'argent est complexe : la parabole de l'intendant malhonnête bouscule nos conceptions de ce qui est juste et honnête pour mettre au premier plan la perspicacité, l'ingéniosité ; ce qui importe dans cette parabole bien dérangeante, c'est justement que le maître fasse l'éloge d'un intendant qui non seulement a été dénoncé pour gaspiller les biens, mais encore qui se fait des amis semble-t-il avec des créances qui ne sont pas les siennes. La pointe de la parabole n'est évidemment pas la valeur des créances, mais la valeur de la relation de l'amitié que construit ainsi cet intendant auprès de débiteurs probablement insolvable, dont il ramène la dette à des montants plus réalistes ; il se fait des amis et cette amitié est construite avec intelligence.

Pour résoudre la difficulté, il s'agit d'opérer des distinctions : distinguer d'abord ce qui est de l'ordre de l'opération et ce qui est de l'ordre du pécuniaire. C'est la différence entre le travail et le gain. Ensuite, il s'agit de tenir compte des éléments qualitatifs qui sont présents dans le travail, dans le fait de gagner sa vie. Je ne gagne pas ma vie tout seul. Le travail a une dimension sociale.

### **3. Enseignement social de l'Église et dignité du travail humain**

« Dans ma vie, me confia un jour Monsieur François Michelin, je n'ai pas fait des pneus, mais j'ai produit des kilomètres ! » Un pneu n'est rien : c'est un instrument pour faire autre chose. Si le médecin de campagne achète des pneus, c'est parce qu'il a besoin de faire des kilomètres. On confond trop souvent la matière et le service produit par cette matière. Si l'on voit dans le travail un service rendu, celui-ci change tout à coup d'aspect, il devient « aimable », parce qu'il est relationnel, accompli pour quelqu'un, pour servir un autre.

Le travail, remarque Jean-Paul II, est un lieu de perfectionnement et de coopération ; il revêt une dimension « extérieure », parce qu'il y a une matérialité dans l'œuvre accomplie ; il requiert la maîtrise de techniques et de procédés et prend un caractère séculier. Mais il a aussi une dimension plus « intérieure », parce que la personne est mue par sa conscience et elle est appelée à l'excellence, même si c'est dans l'ordinaire des jours : « **La conscience de participer par le travail à l'œuvre de la création** constitue la motivation la plus profonde pour l'entreprendre dans divers secteurs : "C'est pourquoi les fidèles, lisons-nous dans la constitution *Lumen Gentium*, doivent reconnaître la nature profonde de toute la création, sa valeur et sa finalité qui est la gloire de Dieu ; ils doivent, **même à travers des activités proprement séculières**, s'aider mutuellement en vue d'une vie plus sainte, afin que le monde s'imprègne de l'Esprit du Christ et atteigne plus efficacement sa fin dans la justice, la charité et la paix... Par leur compétence dans les disciplines profanes et **par leur activité que la grâce du Christ élève au-dedans**, qu'ils s'appliquent de toutes leurs forces à obtenir que les biens créés soient cultivés..., selon les fins du Créateur et l'illumination de son Verbe, grâce au travail de l'homme, à la technique et à la culture de la cité..." (LG 36). »

Ce paragraphe est d'une densité et d'une profondeur étonnantes : il y a là un programme de vie, qui passe par la compétence, la coopération, les vertus morales et qui conduit à une telle perfection, qu'elle nous permet d'entrevoir ce que l'on nomme dans la théologie catholique la sainteté. Même s'il est dommage que le terme de sanctification ne figure pas dans l'encyclique, néanmoins, l'évocation d'une « vie plus sainte » à travers des activités « proprement séculières » correspond exactement à l'objet d'étude que nous allons aborder ici.

## 4. Œuvrer pour servir

### 1. La boussole du bien commun

Il va sans dire que nous avons tous des idoles et des faux dieux. Les séductions du monde, les penchants mauvais peuvent conduire à des attitudes égoïstes, à un éloignement des perspectives proposées dans l'Évangile. Le travail en ce sens est une voie de salut et de croissance, parce qu'il a une dimension sociale. Cet aspect social du travail, sa dimension de service, de bien commun sont spécialement mis en lumière dans la Constitution *Gaudium et Spes* du Concile Vatican II. « Pour les croyants, une chose est certaine : considérée en elle-même, l'activité humaine, individuelle et collective, ce gigantesque effort par lequel les hommes, tout au long des siècles, s'acharnent à améliorer leurs conditions de vie, correspond au dessein de Dieu. » (§ 34-1) Abordant ce « gigantesque effort » sous l'angle moral et théologique, le Concile présente le travail comme conforme au projet divin, et comme recouvrant une dimension sociale.

Toujours dans la Constitution *Gaudium et Spes*, le Concile distingue trois éléments associés au travail humain : « Ces hommes et ces femmes qui, tout en gagnant leur vie et celle de leur famille, mènent leurs activités de manière à bien **servir** la société, sont fondés à voir dans leur travail un prolongement de l'œuvre du Créateur, un service de leurs frères, un apport personnel à la réalisation du plan providentiel dans l'histoire. » Il est important de noter, dans ce texte, que le fait de travailler pour gagner sa vie n'enlève rien à la dignité objective du travail. Le travail rémunéré ou bénévole réalise objectivement un prolongement de la création, un service fraternel et un apport personnel au plan providentiel.

Le Concile précise que « cet enseignement vaut aussi pour les activités les plus quotidiennes » ; il ne s'agit pas en effet d'actes brillants ou spécialement méritoires, d'œuvres extraordinaires, mais de la participation toute simple de l'homme avec ses limites, son péché et aussi ses ressources, à l'activité laborieuse. Remarquons que dans l'édition française, nous avons deux fois le verbe « servir » : une fois appliqué à la société (*ministrent*), et une fois appliqué aux frères (*commodis consulere*). Le verbe latin *consulere* est intéressant. Il signifie au sens premier : consulter, d'où le nom latin de consul. Par extension il signifie aussi : veiller à, pourvoir à, comme un haut fonctionnaire veille à correctement administrer le territoire qui est placé sous sa juridiction. Le verbe *ministrare* peut prendre trois sens : servir comme on sert à boire, fournir, procurer (de la nourriture à quelqu'un) et dans le langage des marins, manœuvrer (un bateau à voile). Il y a donc lieu de distinguer le service rendu à la société, qui est la contrepartie générale d'un travail, que l'on peut mesurer de façon économique par la valeur ajoutée, et le service rendu aux frères, qui prend une dimension multiforme, marchande et non-marchande. Il importe en effet de dépasser ce qui pourrait être trop matériel dans une conception étroite du travail : offrir un service débouche en économie marchande sur une valeur et une rémunération. Mais servir autrui peut recouvrir un aspect qualitatif bien réel, même s'il est difficile à mesurer : il peut y avoir un service qui s'accomplit dans la courtoisie, l'amabilité, ceci pour établir des rapports de confiance durable. L'ensemble de ces éléments qualitatifs est inestimable pour le bon fonctionnement des relations économiques. Ils engagent la qualité de la vie, et c'est sur eux que repose rapports humains sains et constructifs.

Jean-Paul II, dans la continuité du Concile, exprime ce devoir de travailler pour le prochain : « L'homme doit travailler parce que le Créateur le lui a ordonné, et aussi du fait de son humanité même dont la subsistance et le développement exigent le travail. L'homme doit travailler par égard pour le prochain, spécialement pour sa famille, mais aussi pour la société à laquelle il appartient, pour la nation dont il est fils ou fille, pour toute la famille humaine dont il est membre, étant héritier du travail des générations qui l'ont précédé et en même temps **co-artisan de l'avenir** de ceux qui viendront après lui dans la suite de l'histoire. Tout cela constitue l'obligation morale du travail entendue en son sens le plus large » (*Laborem exercens* n. 16).

Cette activité, conduite par égard pour le prochain, apparaît spécialement nécessaire lorsqu'on pense aux plus démunis, à ceux qui manquent du nécessaire.

### 5. Les pièges du pouvoir et de l'argent

La présentation jusqu'ici pourrait laisser entendre qu'il est bon de gagner de l'argent, sans aucune retenue. Il faut évidemment nuancer la chose pour tenir compte du piège constitué par l'argent ; car l'enrichissement peut conduire à un aveuglement et une perte des repères éthiques ; C'est bien ce que l'on a pu constater lors de la crise financière de 2007-2008, avec la faillite de la banque Lehman Brothers. On s'est aperçu qu'en Europe aussi des personnes ayant eu des responsabilités importantes dans le domaine financier pouvaient se laisser séduire par des gains de plus en plus considérables. C'est l'hubris des philosophes grecs qu'il s'oppose au metron.

La distinction que nous avons faite plus haut réapparaît ici : l'opération et le pécuniaire. Le travail donne une ressource. Mais cette ressource est-elle légitime ? Oui, s'il s'agit de faire vivre une famille. Chaque chose doit être à sa place et il est nécessaire de discerner ce que l'on fait et quel exemple on donne autour de soi ; l'Évangile nous appelle à une vigilance par rapport aux richesses, à une certaine **sobriété de vie**. La récente encyclique du pape François, *Laudato si va* dans le même sens. L'Évangile recommande une certaine pauvreté, qui peut être vécue par tout chrétien en fonction de son milieu de vie et de son statut social ; il serait évidemment ridicule de voir le PDG d'une grosse entreprise arriver le matin en 2 CV.

Signalons deux lumières récentes : l'encyclique du pape François *Laudato si* 2015 et le Document du Conseil permanent la Conf. des évêques de France intitulé *Dans un monde qui change, retrouver le sens du politique*, 2016.

LS : 177 le Pape souligne « le drame de l'immédiateté politique, soutenue aussi par des populations consuméristes », qui conduit « à la nécessité de produire de la croissance à court terme. » Le Pape, à l'inverse, met en exergue la grandeur politique qui « se révèle quand, dans les moments difficiles, on œuvre pour les grands principes en pensant au bien commun à long terme. »

*Retrouver le sens du politique* 19 : Les rédacteurs ne mâchent pas leurs mots : « des ambitions personnelles démesurées, des manœuvres et calculs électoraux, des paroles non tenues, le sentiment d'un personnel politique coupé des réalités, l'absence de projet ou de vision à long terme ; des comportements partisans ou démagogiques... sont injustifiables et sont devenus insupportables... » Le document déplore le discrédit qui est ainsi jeté sur l'ensemble de la sphère politique : « Et sans doute faut-il reconnaître que nos hommes politiques ne sont peut-être pas très différents de nous, et cherchent à satisfaire leurs propres intérêts » (p. 19-20).

Pour nous chrétiens nous avons des secours pour ne pas tomber dans les pièges du pouvoir. Il est parfaitement possible de vivre dans le monde et de mettre en œuvre les conseils évangéliques. Le discernement est nécessaire et il se fait par le retour périodique à Dieu, à l'Esprit de lumière ; c'est lui qui nous donne la lumière pour que notre vie soit vécue tout à la fois dans le monde et en Christ. Le Seigneur ne nous demande pas de faire le sacrifice de notre vie ; il est légitime de gagner sa vie mais en mettant en œuvre des vertus chrétiennes de prudence et de sobriété.

La prière est le chemin recommandé par l'Église pour se mettre sous la lumière de Dieu. C'est ce que font par exemple les agriculteurs membres du mouvement « Journées paysannes » : ils prient tous les lundi matin pour confier la semaine à Dieu.

### 6. Un antidote : la relation au Christ

La relation au Christ guérit et purifie ce qu'il y a en nous de **volonté de puissance**. Nous en avons une attestation dans les Évangiles. Prenons le fil de l'Évangile selon Marc.

Les disciples reçoivent un pouvoir et une autorité sur les démons, les esprits impurs. Jésus les envoie en mission. Au fil de l'Évangile, on s'aperçoit que Jésus guérit progressivement ce qui pourrait y avoir de dérapage dans le pouvoir des disciples dans leur ego. Il ne leur enlève pas leur pouvoir mais il les corrige et les forme. Il les porte dans sa prière et il leur apprend à prier.

Les diverses étapes de la formation des disciples : il les appelle puis les envoie en leur donnant pouvoir (6,7) ;

Lors de la première annonce de la Passion, Pierre se rebiffe, il tire Jésus à lui et lui fait des reproches. Il se dresse pour ainsi dire contre le projet de Dieu ; son attachement pour Jésus est trop affectif, trop incarné : « Passe derrière moi Satan ! » lui répond Jésus : la répartie est sèche, humiliante devant les autres disciples (8,31-33).

Il y a trois annonces de la Passion ; à chaque fois les disciples vont réagir de façon différente : la **seconde** fois, Marc dit seulement qu'ils ne comprirent pas cette parole et ils craignaient de l'interroger : ils n'osent rien dire : silence, distance et incompréhension (9,30-32).

Les disciples restent des hommes avec leurs limites, leurs défauts : ils discutent entre eux pour savoir qui est le plus grand : « de quoi discutiez-vous en chemin » leur demande Jésus l'air innocent. Il sait très bien de quoi ils discutaient : il veut leur faire reconnaître leurs limites qui se manifestent dans une volonté d'être grand, honoré, respecté. Ça se passe justement à Capharnaüm, à la maison : l'occasion d'une bonne remise en place (9,33-35) : « si quelqu'un veut être le premier, il sera le dernier de tous et le serviteur de tous ! » et au cas où ils n'auraient toujours pas compris, il place un enfant au milieu d'eux, il l'embrasse et leur dit « quiconque accueille un petit enfant comme celui-ci à cause de mon nom c'est moi qu'il accueille ».

Apparemment les disciples font quelques rechutes, mais moins graves et ils comprennent plus vite leurs erreurs :

Jean s'offusque parce que quelqu'un expulse les démons au nom de Jésus et ne fait pas partie de ceux qui suivent Jésus : « Ne l'en empêchez pas » dit Jésus (9,39).

Lors de la **troisième** annonce de la passion, ni commentaire, ni incompréhension, sans doute de la tristesse, mais dans le silence : les douze ont compris que ce n'est pas le moment de prendre la parole, ni de contester. Ils assument leur tristesse, ils souffrent en silence parce qu'ils aiment leur Maître (10,32-34).

Le dernier assaut se produit au chapitre 10 : peu avant l'entrée messianique à Jérusalem : ils ont compris qu'ils ne pourront pas arrêter Jésus dans son offrande de lui-même, alors certains d'entre eux se préoccupent peut-être de la succession : Jacques et Jean fils de Zébédée font cette demande à Jésus de siéger à sa droite et à sa gauche dans sa gloire (10,37). La demande est déplacée, et trahit encore une volonté de puissance, mais qui n'a plus de caractère matériel : elle concerne la gloire, le Royaume. Ils ont compris que le Royaume n'était pas de ce monde, mais qu'un jour, un nouveau monde serait là. Pourtant, ils conservent des ambitions qui n'ont pas leur place et demandent, là-aussi, à être purifiées : « vous ne savez pas ce que vous demandez » (10,38). Le fait que les autres soient scandalisés et s'indignent montre qu'ils sont eux aussi jaloux et désireux de tenir un rang, une place ; l'occasion d'un dernier enseignement de Jésus sur la dernière place, sur le service humble :

« Jésus les appela et leur dit : « Vous le savez, ceux qu'on regarde comme les chefs des nations les tiennent sous leur pouvoir et les grands sous leur domination. Il n'en est pas ainsi parmi vous. Au contraire, si quelqu'un veut être grand parmi vous, qu'il soit votre serviteur. Et si quelqu'un veut être le premier parmi vous, qu'il soit l'esclave de tous. Car le Fils de l'homme est venu non pour être servi, mais pour servir et donner sa vie en rançon pour la multitude » (Mc 10,42-45).

Il est significatif que dans le chapitre 12, l'épisode de l'obole de la veuve soit encadré par deux vanités : juste avant, la vanité des scribes qui se plaisent à circuler en longues robes, à recevoir des

salutations sur les places publiques et à occuper les premiers sièges dans les synagogues et les festins (12, -40) et la vanité du Temple : les disciples s'extasiaient sur la construction du temple : Jésus leur apprend qu'il n'en restera pas pierre sur pierre (13,1-4).

Jésus ne s'est pas contenté d'enseigner les disciples : il a montré l'exemple : la fréquentation du Christ en ce temps de carême est le moyen le plus sûr d'assumer des tâches dans la foi sans dévier du chemin.

### **Conclusion**

En ce temps de carême, n'hésitons pas à nous tourner vers les saints par la prière. L'Église a reconnu que des hommes et des femmes avaient vécu les valeurs évangéliques de façon héroïque, et elle en fait des modèles tout en reconnaissant leur puissance d'intercession. Nous pouvons les mettre à contribution. Pensons à saint Joseph, qui a travaillé de ses mains, en exerçant son métier de charpentier. Il a eu des clients et des fournisseurs, il a été père protecteur de la sainte Famille. En tout cela il s'est comporté de manière exemplaire. Il y en a des centaines qui, comme lui ont été victorieux du tentateur, et cela nous montre qu'un tel chemin est possible, qu'il correspond à la volonté de Dieu et qu'il peut être, pour nous aussi, chemin de sainteté. Mais bien sûr, c'est surtout vers le Christ qu'il faut se tourner en ce temps de carême en considérant à la fois son enseignement et sa vie elle-même comme le chemin parfait de perfection et de bonheur.